
**GÉOGRAPHIE ZOMBIE,
LES RUINES DU CAPITALISME**

Manouk Borzakian

**GÉOGRAPHIE ZOMBIE,
LES RUINES DU CAPITALISME**

ESSAI / CINÉMA

Suivi éditorial Benjamin Fogel et Elise Lépine
Correction d'épreuves Thierry Chatain
Design couverture Lucien de Baixo
Conception graphique intérieure Camille Mansour

ISBN 979-10-96098-23-1
Diffusion/Distribution Pollen

© Playlist Society, 2019
47, rue Voltaire, 92300 Levallois-Perret
www.playlistociety.fr

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

 **Playlist Society**

11 INTRODUCTION

**ZOMBIES, CINÉMA
ET GÉOGRAPHIE**

23 PARTIE 1

OÙ SONT LES ZOMBIES ?

51 PARTIE 2

**BARRICADES
ET « DÉSIR D'ICI »**

81 PARTIE 3

**REFLUX DE LA CIVILISATION
ET DÉFICIT DE LIEUX**

111 CONCLUSION

REFAIRE MONDE

Pour J. et K., sans qui rien ne serait possible.

« L'enfer des vivants n'est pas chose à venir; s'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y a deux façons de ne pas en souffrir. La première réussit aisément à la plupart: accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir. La seconde est risquée et elle demande une attention, un apprentissage continuel: chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place. »

Italo Calvino, *Les Villes invisibles*

INTRODUCTION
**ZOMBIES, CINÉMA
ET GÉOGRAPHIE**

LES ZOMBIES EXISTENT

21 octobre 2017, un samedi comme les autres dans les rues de Bordeaux. Comme les autres ? Pas tout à fait : les habitants voient défiler dans le centre-ville des êtres au visage ensanglanté, au corps mutilé, au regard vide. Un millier de zombies déambulent à l'occasion de cette huitième « Marche des zombies » bordelaise, manifestation importée des États-Unis depuis une première à Pittsburgh en 2006. Les passants sursautent, ou éclatent de rire.

Comme en Amérique du Nord, au Mexique ou dans d'autres villes françaises, le temps d'un après-midi, des fans se maquillent et se prennent pour des morts-vivants affamés de chair humaine. Ces événements festifs forment la partie visible d'une « culture zombie » faite de jeux vidéo à succès, comme *Resident Evil*, de *comics* célèbres, comme *Walking Dead* – adapté en série télé –, de livres vendus à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, comme le *Guide de survie en territoire zombie* de Max Brooks (2003), et bien sûr de films, comme *World War Z* (Marc Forster, 2013), qui a récolté plus de 500 millions de dollars de recette à travers le monde.

Les zombies sont partout. Mais encore ? Autre contexte. En juin 2016, *South Africa Today* publie un article au titre on ne

peut plus clair : « *Real Zombie Attack in South Africa* » (« Attaque de vrais zombies en Afrique du Sud »). Le journal en ligne, marqué à droite, condamne les émeutes dans les rues de Durban à la veille des élections municipales, en qualifiant les manifestants de zombies. L'auteur de l'article affiche son mépris pour les protestataires, qu'il dépeint comme des êtres mus par leur instinct, incapables de réfléchir à la situation politique de la ville et du pays, ne trouvant rien de mieux à faire pour exprimer leur colère que brûler des pneus dans les rues.

Simple métaphore à la mode ? Restons en Afrique du Sud et remontons le temps. En 1995, l'hebdomadaire *Mail & Guardian* publie le compte rendu d'un procès sous le titre « *Bizarre Zombie Claim in Court* »¹ (« Étrange accusation zombie au tribunal »). L'article relate l'audience de cinq jeunes hommes, accusés d'avoir brûlé vif un fermier dans la province du Nord-Ouest. Pour leur défense, les prévenus affirment que la victime avait tué leurs pères pour les changer en zombies et les rendre corvéables à merci. Quelques mois plus tard, le même journal rapporte une grève dans une plantation de café de la province du Mpumalanga, au nord-est du pays. Les ouvriers refusent de continuer à travailler sous les ordres de trois contremaîtres, les accusant ici encore de tuer les employés pour les changer en zombies.

Dans le nord du pays, les affaires similaires abondent. Le zombie, spectre manipulé par un sorcier, offre un étonnant cocktail de folklore local, de légendes haïtiennes et

¹ Les faits divers évoqués dans ce paragraphe sont empruntés à Jean Comaroff & John Comaroff « Ethnography on an Awkward Scale. Postcolonial Anthropology and the Violence of Abstraction », *Ethnography*, n°4(2), 2003.

d'imaginaire mondialisé. Si l'on en croit les témoignages dans la presse nationale, ce zombie-là n'a rien de fictif. Il s'insère dans un ensemble de croyances occultes, d'autant plus vives dans un pays rongé par des inégalités socioéconomiques sans équivalent dans le monde.

À quelques milliers de kilomètres des sorciers sud-africains, le long de la frontière entre les États-Unis et le Mexique, Stéphanie Barbey et Luc Peter tournent un documentaire, *Broken Land* (2014), et rencontrent Richard Hodges. Richard est un citoyen *a priori* sans histoires, mais sa maison se trouve à quelques enjambées du mur parcourant la frontière et il se méfie des migrants clandestins. Prudent, il collectionne les armes à feu et a équipé sa maison d'un dispositif de vidéosurveillance : une douzaine de caméras scrutent en continu les environs de sa propriété. Fier de l'efficacité du matériel, il leur montre au matin des extraits de ce qui a été filmé durant la nuit. On ne voit rien, évidemment, dans ce désert. Jusqu'à ce que surgissent à l'écran des silhouettes blanchâtres, passant à quelques mètres de la maison. Richard est habitué à ce spectacle : des candidats au rêve américain sont parvenus à franchir le mur. Mais pour le spectateur cinéophile, la scène a quelque chose de troublant : difficile de ne pas voir errer ces ombres sans penser à d'autres images, dans lesquelles des hordes de zombies traversent, elles aussi, murs, barricades et douves.

Dernière anecdote. En 2012, à Miami, plusieurs policiers interviennent à la suite d'un appel téléphonique. Ils sont face à une scène de carnage : deux hommes nus sont allongés sur la chaussée, l'un dévorant le visage de l'autre. Ignorant les

sommations, le « cannibale » grogne, continue de se goinfrer. Un agent finit par l'abattre de plusieurs balles. Pour décrire la scène à laquelle il a assisté, un témoin évoque *Walking Dead*. Très vite, la rumeur se répand, bien au-delà des États-Unis : une nouvelle drogue changerait ses adeptes en monstres sanguinaires, affamés de chair humaine. C'est la mythique « drogue zombie », dont on parle encore en 2017 après des faits-divers au Brésil et en France².

Ainsi, bien que l'invasion du « monde réel » par des morts-vivants mangeurs d'humains ne soit probablement pas pour demain, les zombies *existent* par la capacité de notre imaginaire à façonner notre environnement. Nous voyons le monde à travers des filtres nous permettant de découper et classer les réalités qui se présentent à nos sens. Aujourd'hui, pour beaucoup d'habitants des pays occidentaux et même au-delà, les zombies appartiennent à la grille de lecture, plus ou moins consciente, que nous appliquons à notre environnement.

Les figures imaginaires en général et les zombies en particulier ne sont pas des objets d'étude triviaux, mais un moyen précieux de scruter l'inconscient des sociétés contemporaines, saturées d'images de fiction.

2 Comme le rapporte le site web du quotidien *Le Monde* en novembre 2017, les analyses toxicologiques ont chaque fois démontré l'absence de lien entre le MDPV, la drogue incriminée, et les faits-divers concernés.

LES ZOMBIES PARLENT DE NOTRE MONDE

Le zombie, ou mort-vivant, ou infecté, créature ressuscitée ou contaminée par un virus comparable à la rage, agressive, affamée de chair humaine et ne pouvant être abattue que par une blessure grave à la tête, colonise nos imaginaires depuis un demi-siècle, avec une accélération sensible après 2000. De quelques films ou séries par an dans les années 1980 et 1990, on frôle la trentaine de productions annuelles entre 2005 et 2010, avant un léger déclin. Quant aux requêtes sur le terme « zombie » dans Google, elles s'envolent à partir de 2008, atteignant depuis un volume cinq à six fois supérieur aux recherches sur les vampires ou les super-héros. Pour donner un ordre de grandeur, les zombies distancent également les requêtes « *climate change* » (« dérèglement climatique ») ou « *global warming* » (« réchauffement climatique »). Qu'on se rassure : elles restent tout de même très loin derrière celles sur le sexe.

La métaphore zombie raconte notre monde et participe à le structurer. Par son cannibalisme, sa violence inexplicable et son pouvoir de contagion, la créature traduit des angoisses du moment³. Plus largement, le traitement de l'épidémie zombie dans des centaines de films depuis les années 1970, à travers des récurrences, ou au contraire des spécificités propres à certaines œuvres, offre des pistes de réflexion dépassant les seules caractéristiques du monstre.

3 C'est ce que dit par exemple Arnold Blumberg, interviewé par Alexandre O. Philippe dans *Doc of the Dead* (2014) : « À chaque fois qu'on voit un zombie dans la culture pop [...], il est l'incarnation des choses qui nous effraient le plus à ce moment précis. »

EXPLORER UN GENRE CINÉMATOGRAPHIQUE

Il est difficile de définir et de circonscrire les genres au cinéma. Un genre est une construction : il repose sur des éléments objectifs présents dans les films, mais aussi sur la manière dont l'industrie du cinéma les diffuse et celle dont le public et la critique les reçoivent⁴. Les limites du genre du film de zombies sont ainsi incertaines.

Un genre est affaire de répétitions, de citations, d'allusions, mais aussi de variations et de renouvellements. L'expérience du public implique des attentes. Le réalisateur, lorsqu'il tourne son film, doit les anticiper et décider dans quelle mesure il les satisfait ou les contourne⁵. Dès lors, les moindres évolutions ont des allures de symptômes pour le chercheur : « Un genre est un instrument exceptionnellement sensible pour mesurer les changements d'ambiance⁶. » Western ou film de superhéros, péplum ou film noir, les genres sont une source privilégiée pour scruter les transformations des sociétés qui les produisent et les consomment. Le western, par exemple, des courts-métrages des années 1900 à la violence pessimiste de Sam Peckinpah, en passant par les épopées de Howard Hawks et John Ford, a permis de prendre le pouls de l'Amérique du xx^e siècle.

⁴ Cette idée est développée par Andrew Dix dans *Beginning Film Studies* (Manchester University Press, 2010).

⁵ Cf. Helen Faradji, « L'expérience du spectateur face au film de genre : le double miroir », *Cahiers du Gerse* n°5, 2003.

⁶ Andrew Dix, *op. cit.*, p. 156.

Les zombies sont nés outre-Atlantique, puis se sont diffusés en Europe et au-delà. Si la production reste majoritairement nord-américaine, on trouve également des œuvres britanniques, françaises, espagnoles, italiennes, et même coréennes et cubaines.

POURQUOI UNE GÉOGRAPHIE DES ZOMBIES ?

À la question de savoir ce que les zombies disent du monde contemporain, Jean-Baptiste Thoret, spécialiste du cinéma nord-américain, propose un début de réponse : le zombie est la « métaphore limpide d'une Amérique déliquescence en proie à un refoulé *qui fait retour*⁷ ». On peut prolonger sa réflexion en essayant d'établir ce que l'Amérique, et l'Occident en général, ont de déliquescence dans les années 1960 et les décennies suivantes. Les années 1930, après la crise de 1929 et avant la Seconde Guerre mondiale, n'étaient pas non plus rassurantes, pourtant pas de zombies à l'horizon, ou très peu.

Affirmer que les zombies ont une signification politique et mettent à nu la mauvaise conscience nord-américaine ne suffit pas. Car, comme le rappelle le philosophe Éric Dufour, « d'une certaine façon, tout film américain des années 68 et suivantes est une critique de la guerre du Vietnam et tout film en général est une critique sociale⁸ ». Il faut s'interroger sur la spécificité

⁷ Jean-Baptiste Thoret, « Ils sont comme nous... », dans *Politique des zombies*, Ellipses, 2015 [2007], p. 5-13.

⁸ *Le Cinéma d'horreur et ses figures*, PUF, 2006, p. 153.